

De la bêtise et des bêtes

Le
temps
de la
réflexion

Gallimard

© Éditions Gallimard, 1988.

PRÉSENTATION

La bêtise, on est d'abord tenté de la dénoncer : chez les autres, avec condescendance, mépris, violence haineuse quand elle devient elle-même méchante. On l'incrimine plus rarement chez soi ou alors c'est avec indulgence et au passé, dans la prétendue autocritique qui s'adresse à un autre qu'on est censé ne plus être : comme j'étais bête en ce temps-là ! Plus difficile est de la reconnaître au présent, active en soi-même. Tout au plus admettra-t-on que, dans certaines situations, on « perd ses moyens » (preuve qu'en temps normal on en dispose), que face à certaines tâches on n'est vraiment pas à la hauteur. Mais quelle vanité parfois chez l'intellectuel brillant à se vanter qu'il était un cancre jadis ou qu'il est aujourd'hui totalement incapable de faire cuire deux œufs sur le plat ! « Chérie, où est l'évier ? » demandait anxieusement, dans un sketch impayable, un mari désireux pour une fois d'effectuer un travail éminemment « bête » : faire la vaisselle.

Les occasions de mettre en accusation la bêtise ne manquent pas. Chaque époque offre les siennes. Celle des Lumières : c'étaient les préjugés, les superstitions, le fanatisme. La nôtre : ce sera, en vrac, et dans un inventaire inépuisable, la télé et ses jeux, Le Pen et les siens, la « conversation » du P.M.U. ou du dîner en ville, le conducteur au volant, l'histoire belge, les supporters des stades, l'inertie administrative (depuis Courteline), la boulimie crédule d'informations (depuis Bouvard et Pécuchet), le plouc et le péquenot (depuis toujours). L'accident aussi : l'accident est toujours qualifié de bête puisqu'il vient faire échec à notre volonté de maîtrise. Mais justement la bêtise n'est pas un accident : elle est consubstantielle à l'homme. Que serions-nous si nous ignorions l'alternance de la vivacité et de la torpeur, de l'activité d'esprit et de la passivité rêveuse, indolente ? Que serions-nous si nous étions constamment intelligents ? D'abord nous serions privés de l'être, parfois. Ensuite, nous en viendrions à confondre

l'intelligence avec celle des machines que nous construisons, c'est-à-dire avec une rationalité calculante, intégrale, comme si penser juste, penser fort, inventer du vrai était affaire de puissance et de vitesse de connexions synaptiques. « La bêtise n'est pas mon fort » : la formule, qui pourrait être celle d'un ordinateur orgueilleux ou d'un énarque arrogant, est sans doute ce que Valéry-Teste a écrit de plus bête. Comme l'intelligence peut être détestable quand elle se montre oublieuse non seulement de ses origines (l'animal humain) mais de ce qui la fonde et la rend possible (l'impensé)!

La langue française nous offre cette chance : qu'il y ait bête dans bêtise. Les bêtes, l'animalité et, avec elles, la simple vie organique, cette vie dont nous disons qu'elle s'écoule « toute bête » ou, mieux, cette « espèce d'existence » qu'évoque Jean-Christophe Bailly¹. Bien sûr, nous nous plaignons à récuser cette filiation, cette proximité : bête comme un cochon, bonnet d'âne, cervelle d'oiseau, les Français sont des veaux... Plus gravement, plus féroce, quand nous traitons – oui, il faut dire : nous – nos semblables comme des sous-hommes, comme moins que des bêtes, comme des déchets, des excréments de l'homme supérieur. Voilà où peut conduire le déni de notre insertion dans le vivant : à l'humiliation, à la destruction de l'espèce humaine, à l'inhumanité absolue. Rappelons-nous : c'est l'Arche où Noé voisine avec oiseaux et reptiles, bestiaux et animaux « de toute chair en qui était souffle de vie »² qui nous sauva du Déluge. Et c'est la répudiation de cette alliance, l'extrême distance que nous voulons à tout prix instituer avec le vivant en érigeant l'homme en maître et en possesseur de la Nature (et de lui-même) qui risque de précipiter la fin du monde. Peut-être est-ce en reconnaissant que la bêtise est la chose du monde la mieux partagée, notre lieu commun (telle l'Arche), et donc en ne l'excluant pas de notre intérieur que nous avons une chance de ne pas céder à la tentation de transformer toujours plus le jeu des différences en système de hiérarchies.

On ne se défait jamais de la bêtise comme d'un vêtement d'un autre âge. Telle fut sans doute la grande et belle illusion des Lumières : affirmer que, par le progrès des sciences et des techniques, par le développement de l'instruction, la dénonciation des fausses sciences et des fausses croyances, vouloir qu'avec la mise en œuvre généralisée du processus civilisateur, la bêtise humaine, par quoi il fallait entendre tout ce qui faisait obstacle à la propagation de la lumière naturelle, allait régresser et de proche en proche s'effacer. Le mouvement de l'Aufklärung ne pouvait que triompher

1. Cf. *infra*, p. 187.

2. Genèse, VII, 15.

progressivement de ce qu'on nommait l'obscurantisme, tant était alors active l'antithèse du Jour et de la Nuit. Projet dont il nous a fallu longtemps pour percevoir la violence cachée (colonisation, domestication, assimilation forcée); plus longtemps encore pour découvrir qu'il pouvait, dès lors qu'il s'affirmait comme sans limites et assimilait le pouvoir de la Raison à la toute-puissance du rationnel, porter en lui ce qu'il s'employait pourtant à combattre : la folie, la sauvagerie, le démoniaque. Parallèlement, il nous a fallu le même temps pour que nous reconnaissons aux enfants de la Nuit les mêmes droits qu'à ceux du Jour, c'est-à-dire pour que nous saisissions une logique dans nos rêves, une audace inventive chez la « folle du logis », où la science elle-même peut trouver ses sources, un ordre secret dans l'informe, au principe de l'art. Les frontières entre la raison et l'insensé ont cessé d'être stables. S'il reste vrai que le sommeil de la raison engendre des monstres, nous savons aussi que peuvent en naître des merveilles; nous avons surtout appris à nos dépens qu'une raison qui ne se fie qu'à son ordre prend, dans un retournement que ne pouvaient prévoir les Lumières, les traits d'une bête immonde et devient, à force de logique implacable, plus démesurée que nos passions les plus folles.

Nous ne sommes donc plus du tout assurés d'être à même, pour nous en délivrer, de cerner la bêtise. Trouvant du charme à l'écervelée, du Witz – de l'esprit – dans nos lapsus et dans nos bourdes, nous ne l'identifions plus comme naguère à la sottise. Nous ne lui donnons plus, comme Monnier, comme Flaubert, la figure sociale du « bourgeois » ou, comme Aristophane, comme Molière, du « rustre ». La balourdise, la gaucherie et même une certaine stupeur vont souvent de pair avec le génie.

Il n'y a de pensée que si elle consent à faire l'épreuve non seulement de ses limites, de son infirmité, mais de sa propre opacité seule capable de la maintenir en contact avec l'opacité des choses (et un temps de la réflexion n'est possible qu'au prix d'un long séjour dans l'irréfléchi...). On en viendrait presque, quand l'intelligence s'affirme de part en part souveraine, à faire l'éloge de la bêtise. Ce qui nous en détourne – mais nous détournerait aussi bien de trop célébrer l'intelligence – c'est sa suffisance. La bêtise n'est assurément pas le privilège des foules ou des masses (la « populace », la middle class, les « vacanciers », le « beauf »...) mais quand elle est massive, quand elle fait masse et s'étale, quand, loin de provoquer le trouble en nous, elle se réjouit d'être ce qu'elle est, quand elle se contemple avec délectation et en vient à haïr tout ce qui ne lui ressemble pas, alors elle est redoutable.

N'est-ce pas ce que disent, chacun à leur manière et dans leur domaine

propre, les auteurs qui ont bien voulu s'aventurer sur le terrain inquiétant, et qui doit rester indéterminé, que nous leur proposons? Si c'est bien sur fond de bêtise que nous avons à vivre, à rêver, à penser, nous ne devons pas oublier un instant que la bêtise sans fond qui envahit alors toute la surface donne à chaque siècle ses formes les plus hideuses. Cette bêtise-là n'a plus grand-chose à voir avec l'innocence de l'idiot ou avec la douce hébétéude qui laisse nos méninges en repos. Elle ne résulte pas de quelque inhibition ou interdit. Elle est, tout bêtement, mauvaise.

T.R.

JEAN-LUC NANCY

Fragments de la bêtise

◇ Il y a quelque chose de bête : l'expérience, inévitablement, se perd. Et elle se perd dans la bêtise. Je veux dire ceci : notre expérience majeure a lieu (on la nomme angoisse, joie, décision, indécidable, liberté, nécessité, amour, solitude, tout cela est un seul nom pour l'expérience à laquelle et par laquelle nous sommes exposés). Elle a lieu, ou bien, comme le disait Bataille, d'une expression à double sens : « à la vérité, nous atteignons ». Mais elle n'a lieu – nous n'atteignons – ni constamment, ni par exceptions. Ce qui a lieu par exceptions, c'est l'accès mystique. Mais ce à quoi la mystique n'accède pourtant pas – pas plus qu'autre chose – c'est à cette expérience, parce que la mystique s'en approprie une forme, ou un éclat, fût-ce dans l'informe ou dans les ténèbres, et fût-ce dans la désappropriation. C'est ainsi que la mystique peut être « la mystique », et avoir ses sujets, ses œuvres, son *intelligence* (sublime – mais je sais bien, et ce n'est pas à négliger, que certains ou certaines mystiques parlent de bêtise – il y a aussi Pascal : « abêtissez-vous... »). C'est ainsi qu'il y a, et qu'il doit y avoir, mystique dans la philosophie, dans la politique, dans l'écriture (les arts non littéraires, remarquez-le, ne sont pas de cette intelligence). En revanche, ce qui a lieu continûment, c'est la vie comme elle est, bête. Y compris quand on pense, quand on écrit, quand on aime. Ce n'est pas stupide : c'est un cours tout bête des choses, le tout-venant qui ne peut que suivre son cours, où l'habitude fait la loi (à peine une loi, un état), ou bien l'infime et permanente accidentalité du monde, et tout ce qui ne cesse de se presser, de se pousser d'instant en instant, l'un chassant l'autre, espoir, mémoire, attente, oubli, souci, inconséquence, fonctions, pannes, autres fonctions et autres pannes, ce quotidien si bête, si peu capable de se saisir, de

se maîtriser (il n'y songe même pas). Les destins exemplaires, les vocations, lui donnent forme, et il y a de ces formes qui sont très humbles, inaperçues de la gloire. Mais ce donner-forme, cette impression si nécessaire, si exigible, d'un caractère, ce n'est toujours pas l'expérience. L'expérience est immédiatement diluée dans le cours du quotidien. C'est si bête qu'on ne peut même pas y faire attention, même pas en ressaisir comme une trace : la dissolution est parfaite. Et c'est ainsi, méconnaissable, que l'expérience a lieu.

❖ Cela fait-il une dialectique? Oui et non (réponse un peu bête, dialectique sur dialectique, comme il peut arriver à la pensée la plus soigneuse). C'est une dialectique parce que l'expérience s'y présente dans l'inexpérience de son concept, de sa forme, de sa signification et de sa vérité. Mais ce n'est pas une dialectique de l'être (expérience) et du néant (inexpérience). L'expérience n'est pas, elle n'est ni quelque chose, ni un événement. Mais par elle, en elle nous existons. L'expérience n'a pas la maîtrise de son sens : et c'est de cela qu'elle nous fait faire l'expérience. Il y a là de la bêtise, mais sans dialectisation : ce n'est pas une « bêtise » convertie, rachetée ou relevée en intelligence sublime. C'est un peu bête, un peu simple, un peu épais, trop simple et trop épais pour notre pénétration.

❖ Lorsque l'intelligence – disons même, la pensée – aborde l'expérience, elle ne peut éviter de chercher à faire l'expérience de l'expérience. C'est en quoi elle lui est par avance infidèle, et d'autant plus infidèle qu'elle est moins bête. Pourtant, cela n'est pas vain : l'intelligence, la pensée fait aussi partie de l'expérience. Il faut donc qu'elle s'exerce (qu'elle s'y exerce?), mais elle le fait enveloppée dans une bêtise dont elle n'a pas idée.

(L'intelligence, la pensée : j'accouple les deux, bien que ce soit injustifié. Car la pensée, lorsqu'elle excède l'intelligence, et si jamais elle le fait absolument, se perd, devient bête à elle-même. Mais pour cette raison, le mot de « pensée » ne va qu'à peine jusque-là.)

❖ « Il peut y avoir des bêtes parmi les gens d'esprit, mais il n'y a pas de sot. Il peut y avoir des sots parmi les savants; la science ne préserve pas de la sottise » (Littré). Cela est dit avec esprit, et ne laisse pas d'être un peu bête : car les gens d'esprit ne seront pas bêtes sous le rapport de leur esprit, ni les savants sots sous le rapport

de leur science (à moins qu'on ne veuille dire que l'esprit est une bêtise, et la science, une sottise, ce qui serait une ineptie). On voit bien ce qu'il veut dire, mais enfin, c'est encore une tentative pour anoblir la bêtise...

❖ Pourquoi ce plaisir si dandy, si galant, chez les gens d'esprit, de trouver des vertus à la bêtise? et jusqu'à la vertu vicieuse d'être « femme », et de faire aimer les femmes bêtes (Baudelaire)? C'est un mélange de mépris, de satisfaction, de jouissance d'un pouvoir, et de pressentiment... Mais ce pressentiment reste obscur à lui-même.

❖ « Ils y sont tous à même niveau, et s'appuient sur la même terre; et, par cette extrémité, ils sont aussi abaissés que nous, que les plus petits, que les enfants, que les bêtes » (Pascal).

❖ « Une expérience où il y a lieu, non pas de connaître, mais d'être et, plus précisément, d'éprouver le suspens de l'être » (Blanchot). Il faut ajouter cependant qu'on éprouve un tel suspens, à la limite (mais il ne s'agit que de limite), seulement en n'éprouvant rien, en glissant, sans le savoir, hors de ce que « éprouver » signifie, et finalement hors de ce que « expérience » veut dire. Ce ne sont pas seulement les qualifications de l'expérience qui sont toujours excessives (« expérience intérieure », « expérience de Dieu », « expérience inoubliable », « expérience des limites »), c'est le mot « expérience » lui-même. Il annonce trop de force, de défi, de risque et de lucidité. Rien de tout ça quand on « fait » l'expérience. Cependant, et pour se contenter d'un exemple, le courage n'en existe pas moins, et il peut être un devoir. Mais le courage est exemplaire. Il faudrait aussi pouvoir parler d'un courage sans exemplarité – un courage bête? L'expérience, en tout cas, n'est pas exemplaire.

❖ Le xvii^e siècle s'occupe fort peu de la bêtise, et passablement de la sottise (voyez Pascal, La Bruyère, etc.). La sottise est pensée comme l'inverse de l'esprit, qui est alors la grande affaire. Celui-ci est l'éclair du jugement, celle-là, son extinction. La sottise menace donc l'esprit. Mais la bêtise... le remuement trop lent, trop lourd, de jugements confus, de bourdes et de gaffes, l'esprit ne s'en soucie

même pas. Ce n'est pas de son monde – et au besoin, il peut même lui prêter son lustre.

❖ *Sancta simplicitas, beati pauperes spiritu*, foi du charbonnier : le christianisme pourrait bien représenter l'entrée sur la scène occidentale d'une « bêtise » jusque-là inconnue, des Juifs comme des Grecs. Le Grec-Juif connaît une folie, la démesure de l'insensé. Le Chrétien connaît la foi comme une folie (qui répond à celle de son Dieu), et cette folie humilie la raison et la sagesse du monde. La bêtise appartient donc à l'essence de la déchéance, et à la nécessité du salut. De là, cet optimisme moderne de la simplicité, et cette simplicité de l'optimisme, que le monde moderne lui-même a fini par identifier comme la pensée bêtifiante par excellence. De là, « la révoltante médiocrité du monde chrétien » (Bloy). De là, le retournement simple de l'optimisme dans son contraire pas plus intelligent, le pessimisme nihiliste.

❖ Pourquoi la bêtise a-t-elle une histoire ? Une « besterie » balourde (le mot voulait dire aussi : bêtes, bétail), pataude et plutôt stupide, cède la place à la sottise des siècles de l'esprit, pointue, étourdie, égoïste – après quoi vient le siècle vraiment inaugural de la bêtise : enflée, pansue, arrogante, satisfaite (vue par Daumier). Histoire de la bourgeoisie. Du temps de son ascension, elle n'était pas si bête. Marx a eu l'intelligence de l'intelligence et de la bêtise de la bourgeoisie – et aussi : de ce que cette bêtise est méchante.

❖ « Bête et méchant », « plus bête que méchant ». Il y a une proximité troublante, menaçante, des deux. L'intelligence n'est pas méchante, mais cruelle (maligne, au sens théologico-moral du mot). La cruauté est souveraine (ou bien, une torsion perverse de souveraineté ? mais il vaut mieux renoncer à la « souveraineté », la cruauté la guette toujours, et l'« expérience » n'est pas souveraine). La méchanceté est reptilienne. Elle ruse avec l'existence, pour l'engloutir dans un ressentiment (Nietzsche, penseur de la bêtise).

❖ Bêtise : affaire sociale, politique, collective, d'abord. La bêtise individuelle n'est que l'inintelligence, et a des degrés. La bêtise commune n'en a pas. « Bêtise des foules, des masses. » La « bêtise » s'étale dans l'époque des sociétés et des cultures « de masse » – avec

le mépris pour cette bêtise, et sa manipulation, de Napoléon à Hitler (Staline, Mao, manipulateurs aussi, mais plus encore, féroces – quant à nous, aujourd’hui, doit-on énumérer, classer?). – Mais il ne faut pas tout confondre. Le grand nombre n’est pas toujours, par lui-même, plongé dans la bêtise, il ne l’est pas toujours dans le sport, dans le rock, dans les médias, ni dans l’indignation ou dans la révolte. Il a aussi sa justesse, sa justice, et sa fraternité. Dès qu’il est nombreux, le « commun » nous inquiète. La petite communauté a été une image cardinale de la pensée politique depuis au moins Rousseau, et par opposition au Léviathan. Mais le nombre dans le Léviathan n’est qu’une traduction des passions en conflit, et le petit nombre de Rousseau et de bien des socialistes « utopiques » n’est qu’une transcription de leur équilibre supposé. – Croit-on sérieusement que le village soit moins bête que la ville, ou qu’il l’ait été? Décidément, la communauté ne se mesure pas à la taille, ni à une prétendue intimité. Elle se mesure au partage de l’expérience. – La « bêtise des masses » est une réduction des passions (et, si on veut, de l’expérience) à l’attente ou à la demande d’une passion, dans un monde où la passion à la fois s’est déchaînée et a été appropriée par le *petit nombre* qui n’entend pas la partager (qui l’accumule, la congèle, la met en œuvres et en capital, et lui fait mille sacrifices du grand nombre).

◇ Idéologie = bêtise.

◇ Idéologie de la bêtise : femmes, Allemands, ânes, pieds...

◇ « L’individuation comme telle, opérant sous toutes les formes, n’est pas séparable d’un fond pur qu’elle fait surgir et qu’elle traîne avec soi. Il est difficile de décrire ce fond, et à la fois la terreur et l’attrait qu’il suscite. Remuer le fond est l’occupation la plus dangereuse, mais aussi la plus tentante dans les moments de stupeur d’une volonté obtuse. Car ce fond, avec l’individu, monte à la surface et pourtant ne prend pas forme ou figure. (...) La bêtise n’est pas le fond ni l’individu, mais bien ce rapport où l’individuation fait monter le fond sans pouvoir lui donner forme (il monte à travers le Je, pénétrant au plus profond dans la possibilité de la pensée, constituant le non-reconnu de toute reconnaissance) » (Deleuze, *Différence et répétition*).

◇ La bêtise individuelle est elle-même commune. Le commun en tant que vulgaire (*profanum vulgus*), lourd, bête. Partage de la bêtise : ce qui viendrait lorsque le sens même du partage (de la communauté) est découvert absent. « *Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée...* » : tout le début du *Discours* est d'une telle finesse théorique et d'une telle complexité stratégique qu'il revient aussi à pousser discrètement le « bon sens » sur une pente irrésistible de bêtise.

◇ Kant accomplit la pensée qui se tenait dans l'ordre d'une opposition de la raison à la déraison, et de la vérité à l'erreur. Après lui commence une opposition de la raison à la bêtise, toute différente, et parfois aussi dialectique. Or cette opposition est ambiguë : d'une part elle oppose la raison (ou la pensée, ou l'art) à un refus épais, confus, de sortir des certitudes niaises, de l'infatuation de l'entendement – mais d'autre part, elle implique une distinction, dans tous les sens du mot, ou une volonté de distinction, un désir de s'excepter du sort commun de l'entendement. Des Romantiques à Nietzsche, personne n'y échappe tout à fait, et Baudelaire, Flaubert, Bloy ou Kierkegaard en sont les figures les plus visibles. Marx est bien différent à cet égard. Cela ne dit rien sur le contenu de sa pensée, peut-être, mais cela dit quelque chose sur le type de nécessité à quoi elle obéit. À savoir, que malgré tout ça se joue dans le sort du « sort commun ».

(Après quoi, il faudrait affiner beaucoup l'analyse, et la mener jusqu'à notre temps, où elle se déplacerait et se compliquerait, mais entre autres raisons, à cause de Marx. Pour nous, la distinction elle-même est devenue commune, et nous avons l'image d'une classe moyenne dont la bêtise serait plus étalée, plus universelle que celle de l'entendement bourgeois. Pour Marx, la « sphère de la liberté » était aussi celle de l'intelligence, voire de la pensée et de l'art – et la technique en était à la fois une condition et une instance. Notre classe moyenne n'abolit pas, mais transforme en elle la question de la lutte des classes, et de l'« appropriation » de la technique. C'est le leçon, encore marxienne, des expériences démocratiques et fascistes. Le « communisme réel », pour sa part, aura tenté de faire que la classe moyenne soit elle-même la solution, et que le commun soit au-dessus du commun, avec une appropriation unilatérale (militaire) de la technique pour contenir et pour défendre cette transcendence plane. Et la bêtise suinte de partout. Ou bien, ailleurs, explosent des folies. Pourtant, il est trop tard pour la raison. Elle ne peut plus être seulement raisonnable, ni rationnelle, ni distin-

guée. Elle est en train de faire, inaperçue, dans la bêtise, une expérience inouïe.)

◇ Intelligence : goût. Le mauvais goût est bêtise bourgeoise. Il y a encore cette autre bêtise, qui n'a même pas à faire à la question du goût. Tantôt dangereuse, tantôt réjouissante, libératrice. Extrême ambivalence, à cet égard, du cinéma, y compris celui de Hong-Kong.

◇ Pétrone, Molière, Flaubert et les autres : la bêtise, c'est la bourgeoisie. C'est tout de même ça qui fixe vraiment le concept. Cependant, ni l'aristocratie, ni le peuple ne sont « l'intelligence ». Ce sont Pétrone, Molière, Flaubert et les autres qui sont intelligents. L'aristocratie/le peuple est perdu(e) en eux tout autant que dans la bourgeoisie. L'aristocratie/le peuple, ce serait l'idée d'une « bêtise noble », et qui est peut-être ce que les écrivains désespèrent de trouver en écrivant. Ils se vengent sur la bêtise ignoble. Avec raison, mais non sans malentendu. Ils ignorent (ne veulent pas savoir?) que l'aristocratie/le peuple n'a jamais eu lieu – sinon par quelques grâces patriciennes, par des brutalités de barons, par des jeux de cirque et par un long piétinement apeuré dans la glèbe. Ou bien, ils le savent, et la bêtise bourgeoise les fascine comme le seul miroir possible de l'intelligence.

◇ Est-ce que je veux dire que l'expérience, écartés les fantasmes épiques (par exemple, Jünger) et agrestes (par exemple, Babeuf), a lieu selon la bourgeoisie, puis selon la *upper/lower middle class*? Mais sa propriété est précisément d'écarter l'expérience, de la tenir sourdement en échec.

Mais vous aviez dit que l'expérience, quand elle a lieu, est méconnaissable...

L'expérience qui se dérobe à l'expérience est donc un thème équivoque : cela confine à la fois à l'extrémité de l'épreuve, et à la placidité suffisante. Et la seconde peut déguster la première, ou du moins, elle peut faire semblant, en faisant aujourd'hui des voyages en Afrique, ou bien en lisant ces livres où l'après-littérature s'octroie des délices d'exténuation.

◇ Tragique, comique, sérieux : trois parades contre la bêtise. Trois dénégations? (Mais le destin d'Œdipe est « si bête » – « bête » veut dire, malheur de l'existence abandonnée aux gardiens de bêtes; mais rire est toujours un peu bête; mais le sérieux...)

◇ « Monument de bêtise » : il est vrai, elle a quelque chose de colossal. Et les monuments, les colosses, ne sont-ils pas un peu bêtes?

◇ L'expérience est toujours expérience de la liberté. C'est elle, l'expérience dans toute expérience. Et la liberté, avant tout, c'est le démenti de tous ses concepts. Bêtement libre, alors? mais, librement bête? Voilà comme on dit des bêtises.

◇ Heidegger n'indique rien du genre de la bêtise dans l'inauthenticité du « on » et de la « quotidienneté ». On (*on?*) aurait pu y attendre quelque chose de tel, mais s'il y a en effet de l'épaisseur, et de la simplicité au mauvais sens, il n'y a pas bêtise : c'est plus lâche, et plus affairé, que bête. L'« inauthentique » est déterminé sur un registre qui se partage entre morale et technique. – Mais en même temps, on (*on?*) est comme poussé malgré tout à comprendre que le « on » est bête (abruti, se méprenant sur son destin, « médiocre » dit Heidegger) s'il ne laisse pas se dévoiler et se décider sa propre authenticité. Or c'est l'inverse : l'authenticité ne se dévoile qu'à même le « on », et en somme par son expérience. C'est là qu'elle peut se comprendre elle-même. L'« inauthentique » est l'expérience du *Dasein*. L'« authenticité » n'est rien d'autre que ce qui s'y joue et que ce qui s'y décide. On transcrit : héroïsme petit-bourgeois – et sans doute, il faut le dire (et y rattacher ce qui s'y communique du national-socialisme). Mais « on » est aussi une manière de dire une infinie, infime, inassimilable et assimilante bêtise du lieu même de l'expérience. – C'est plutôt notre représentation lancinante, et justifiée, de la classe moyenne qui nous dissimule (et qui dissimule peut-être aussi à Heidegger) ce que le « on » indique en direction de ce lieu, où l'expérience se décide sans se donner de spectacle.

(Mais alors, je dirais : sur l'authenticité de l'inauthentique, la classe moyenne projette une opacité inauthentique?... Comment dire cela? Y aurait-il inauthentique et inauthentique, l'un des deux authentique, pour finir, et l'autre non?

Dans ces conditions, l'authentique et l'inauthentique seraient

aussi impossibles à distinguer qu'ils seraient absolument et d'origine sans aucun rapport. Or il s'agit de ne penser ni l'un, ni l'autre. C'est pourquoi l'« authenticité » est une notion périlleuse. Heidegger ne l'a-t-il pas abandonnée? (La réponse n'est peut-être pas aussi simple qu'on croit.) Mais ici aussi, est-ce que je ne manie pas deux idées de la bêtise, me déplaçant de l'une à l'autre? Un tel déplacement pourrait-il lui-même être double : évitement de la pensée, mais aussi, expérience? Entre l'un et l'autre, et selon les moments, comment décider? Quelle intelligence, quelle bêtise décidera? C'est ici qu'il y a liberté (sans concept). Elle nous surprend toujours.)

◇ Il faudrait comprendre ce que c'est que « classe moyenne », avec les sens si étendus qu'on donne aujourd'hui à ce mot – et avec son sens d'adieu à la lutte des classes, mais qui renfermerait peut-être une autre et pareille lutte. « Classe moyenne » comme le lieu même où prolétariat/bourgeoisie, et Sud/Nord sont aux prises. « Classe » qui par définition ne peut pas s'en sortir, n'étant que ce lieu d'entrechoc. Lieu de l'expérience, que sa bêtise lui cache, et lui dévoile.

Car de plus en plus c'est de sa propre bêtise que la classe dite moyenne (moyenne des classes?) s'entretient. Elle ne cesse pas de s'en parler à elle-même par les organes (*médias*, moyens) que son ingéniosité multiplie, et dont elle dénonce la bêtise, et où elle dénonce la bêtise. – La classe moyenne se médiatise elle-même, se dialectise. Elle ne veut pas bronzer idiote.

◇ Ferait-on donc l'expérience de la bêtise de l'expérience? L'atteindrait-on jusque dans son caractère méconnaissable? Et serait-ce cela, l'authenticité somnambulique d'un monde où la technique (bronzer) et la démocratie (avec un bouquin) renonceraient à se fonder et à se garantir autrement que dans ce somnambulisme?

Cette bêtise-là a déjà reçu son nom : nihilisme.

◇ De cette bêtise, on ne sort ni par l'intelligence, ni par la croyance, ni par la besterie.

En sortir exige de reconnaître ce qu'il y a de « tout bête » dans l'expérience.

Mais ne trichons pas, « tout bête » veut dire : si simple que ni l'intelligence, ni la croyance, ni la besterie n'en sont capables.

tr

NUMÉRO IX

DE LA BÊTISE ET DES BÊTES

Redoutable sujet que la bêtise qui est bien la chose du monde la mieux partagée. Comment la saisir sans s'y enfoncer ? Omniprésente, elle a mille têtes et aucun visage, échappant à qui veut la réduire parce qu'elle est moins le contraire de l'intelligence que sa condition de possibilité. Une humanité ne peut émerger que sur fond de bêtise primaire, bêtise crasse et sans fond : notre *lieu commun*.

«La bêtise n'est pas mon fort» : y a-t-il vraiment là de quoi se vanter ? N'est-ce pas plutôt en reconnaissant sa propre bêtise, ses limites, son opacité, que l'on commence à penser ?

Dans le mot bêtise, il y a la bête. En se voulant au-dessus de l'animal, l'être humain s'expose toujours à tomber au-dessous de lui, à traiter ses semblables comme moins que des bêtes.

On ne fait pas ici l'éloge complaisant de la sottise ou le procès douteux de l'intelligence. Le champ de l'enquête se confond avec celui de l'expérience humaine, de ses bords et de ses impasses : des cochons de Béotie aux savants idiots, du regard des veaux à la boue de Bouvard et Pécuchet...

Textes de :

JEAN-CHRISTOPHE BAILLY, LOUIS ÉVRARD, MARC FROMENT-MEURICE, JEAN MARIE GOULEMOT, FRANÇOIS HARTOG, MICHÈLE HECHTER, JEAN-MICHEL KANTOR, MICHEL LANSADE, CLAUDE MOUCHARD, JEAN-LUC NANCY, PIERRE PACHET, JEAN POUILLON, JACQUES RÉDA, SUZANNE SAÏD, AGATHE SAUVAGEOT, ROBERT SOKOLOWSKI, ARNAUD VILLANI.



9 782070 714469



Service de la publication

ISSN 1120-881X R 71446

ISBN 2-07-071446-2

135 FF tc